

Nuit blanche, magazine littéraire

La comtesse de Ségur : Idées noires pour une bibliothèque rose

Francine Bordeleau

Numéro 43, mars-avril-mai 1991

URI : id.erudit.org/iderudit/19910ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN 0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bordeleau, F. (1991). La comtesse de Ségur : Idées noires pour une bibliothèque rose. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (43), 42-44.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1991 Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

La comtesse de Ségur

Idées noires

pour une bibliothèque rose

« Serais-je seul à parler aujourd'hui, je répéterai qu'un pays qui se laisse imposer la guerre a tort de s'en vanter, que ces protestations serviles d'innocence, au nez des ventres goguenards, devraient nous remplir de dégoût. »

Bernanos, *Les enfants humiliés*.



Catacombes du couvent des Capucins à Palerme, photo : Dominique Fernandez

La comtesse de Ségur, née Sophie Rostopchine (elle-même, fière de ses origines russes, insistait) en 1799, a raconté aux enfants le monde tel qu'il était, plein de cruauté et de ridicule. Le XX^e siècle a fait de ses histoires d'inoffensives bluettes. Pourtant, à la relire à la lumière de quelques parutions récentes (biographie, analyse, réédition annotée), force nous est de constater qu'elle aurait mérité de prendre place aux côtés de ses contemporains George Sand et Eugène Sue.

L'image la plus célèbre qu'il nous reste de la comtesse de Ségur est peut-être cette curieuse photo prise par Nadar en 1871 et qui la montre en vraie marâtre. « C'est ennuyeux pour moi de passer à la postérité comme un tigre dévorant ou une portière avinée », commente-t-elle dans une lettre à sa fille Olga¹. Il existe pourtant une autre description d'elle que des millions d'enfants ont lue jusqu'à maintenant. Cette « bonne grosse figure bien fraîche, bien gaie, avec de très beaux yeux gris, [avec] un nez en l'air un peu gros, une bouche grande et toujours prête à rire, [ces] cheveux blonds, pas frisés, et coupés court comme ceux d'un garçon² » dont est affublée l'héroïne des *Malheurs de Sophie* est très exactement celle de Sophie Rostopchine à l'âge de six ans.

Cinquante ans plus tard, la comtesse de Ségur se souviendra de cette petite fille qu'elle était. Sa mère austère qui renia la religion orthodoxe pour se convertir à la rigueur du catholicisme, son père adulé avec lequel elle développa une extraordinaire complicité, l'immense domaine russe de Voronovo qui fut la demeure de sa jeunesse, ses petits-enfants seront les sources de son inspiration première. « N'écris que ce que tu as vu » devient le principe dont elle ne se départira jamais.

L'écriture, pour elle, est d'abord une catharsis. Sophie avait toujours aimé l'acte d'écrire. « Dans son éducation, l'écriture a tenu une très grande place. Bien écrire, c'est se tenir bien, penser bien. S'entraîner à l'endurance, à l'élégance, à la courtoisie³ ». Mais si la comtesse se lance dans l'écriture avec une telle frénésie à partir de l'âge de 55 ans, c'est pour appeler l'oubli sur les drames de sa vie, pour les conjurer en les réinvestissant dans la fiction. Avec

l'écriture elle oubliera la cécité de Gaston, le fils aîné et adoré, les infidélités passées de son mari, le volage et trop bel Eugène de Ségur ; elle oubliera, surtout, qu'elle est peut-être née au mauvais moment. Cette époque qui garrotte ses femmes, qui les transforme en pondeuses sitôt qu'approche le mari (la comtesse de Ségur a eu huit enfants, dont un mort en bas âge), qui empêche les filles d'apprendre le latin (c'est la langue du vrai savoir), qui édicte pour l'aristocratie des règles absurdes et imbéciles, cette époque n'est décidément pas faite pour Sophie. Le sait-elle seulement, cette hystérique comtesse qui eût fait une bonne patiente pour Freud (elle meurt l'année même où le psychanalyste commence ses études de médecine à Vienne) ? Avec Madame de Staël, George Sand et Louise Michel, elle ne manque pourtant pas d'exemples pour remettre en question tout cela qui la rend malade.

Une morale de l'ambiguïté

Au début, Sophie écrit pour distraire et éduquer ses enfants qui lui pèsent mais qui sont en même temps sa passion. Sa vraie carrière devra toutefois beaucoup à l'illustrateur Gustave Doré, déjà célèbre, qui ouvre à cette grand-mère les portes de la Librairie Hachette et de sa « Bibliothèque des chemins de fer », une bibliothèque de gare censée distraire les enfants, à défaut du grand public. L'idée ne déplaît certes pas à Eugène, alors président de la Société des chemins de fer de l'Est.

Ainsi naissent ces personnages qui apparaîtront aux enfants du XX^e siècle comme les fades (et parfois horripilantes) représentations de la bienséance.

Mais au détour s'imposent, comme une échappée du fantasme,

des figures plus singulières. Évidemment la Sophie des *Malheurs*, dans laquelle on reconnaît la jeune Rostopchine. La coïncidence n'est pas que physique. Dans la dédicace des *Malheurs*, adressée à sa petite-fille Élisabeth Fresneau, la comtesse écrit : « Chère enfant, tu me dis souvent : Oh ! grand-mère, que je vous aime ! vous êtes si bonne ! Grand-mère n'a pas toujours été bonne, et il y a bien des enfants qui ont été méchants comme elle et qui se sont corrigés comme elle. Voici des histoires vraies d'une petite fille que grand-mère a beaucoup connue dans son enfance ; elle était colère, elle est devenue douce ; elle était gourmande, elle est devenue sobre ; elle était menteuse, elle est devenue sincère ; elle était voleuse, elle est devenue honnête ; enfin, elle était méchante, elle est devenue bonne »⁴.

Sophie s'est corrigée mais cette grand-mère qui a lutté toute sa vie contre les affres de la boulimie connaît le prix à payer pour devenir une petite fille modèle. Cadichon, l'animal des *Mémoires d'un âne*, ruera à sa place : « Je n'ai pas voulu faire un âne chrétien », écrit-elle à son éditeur qui veut se faire repentir Cadichon, alors que l'histoire initiale se terminait sur sa vengeance ; le général Dourakine, cet ogre de plus de 100 kilos, festoiera pour elle ; Charles Mac'Lance, le héros d'*Un bon petit diable*, riposte directement aux coups que lui assène l'avare cousine Mac'Miche.

Influence maternelle oblige : Sophie est habitée de principes chrétiens et ses livres distillent cette pieuse morale. Mais en même temps que les œuvres complètes de la comtesse, Robert Laffont a eu la bonne idée d'éditionner la volumineuse correspondance de celle-ci avec son éditeur. La lecture de ces lettres est édifiante : si Sophie discute âprement du montant de ses

honoraires, elle réserve une bonne part de sa hargne aux correcteurs qui édulcorent son langage. De fait, les manuscrits originaux révèlent que la comtesse savait faire montre d'audace.

Mais Sophie tolérera encore moins la censure pour ses idées qui, remises dans le contexte de l'époque, paraissent presque révolutionnaires. Dans l'essai qu'elle consacre à l'analyse des œuvres de la comtesse⁵, Marie-Françoise Doray note par exemple « la mise en question de la parenté naturelle ». « La famille naturelle peut assurer le bonheur de l'enfant, mais elle n'est pas LA condition de ce bonheur, elle peut même y faire obstacle. Cette conviction est présente dans toute l'œuvre. Les parents sont loin d'être toujours bons [...] », écrit-elle. Avec Sophie, les enfants choisissent leurs parents et leur famille.

Consciente de ce que le mariage peut représenter pour une fille (en 1850 on épouse une dot ou un titre, selon le bon vouloir des familles), la comtesse introduit la notion, alors peu courante, de mariage d'amour. Ses personnages sont heureux en ménage parce qu'ils ont épousé la personne dont ils sont amoureux ; les mariages motivés par l'argent (il n'y a pas de « mariage de raison » : la seule raison qui tienne est l'amour) sont quant à eux voués à l'échec, voire à la ruine.

Dans les livres de Sophie apparaît enfin une figure inusitée : celle de la mauvaise mère. « Le sentiment maternel est problématique », écrit encore Marie-Françoise Doray qui rappelle toutefois que « la critique des femmes qui refusent de sacrifier leur vie mondaine et intellectuelle aux devoirs de la maternité n'a rien d'original. La mère négligente est un thème devenu banal depuis la fin du siècle précédent ». On pourrait reprocher à Sophie de se ranger par trop aveuglément aux côtés de ces misogynes pour qui la femme doit avant tout se consacrer à sa progéniture. Cela semble particulièrement vrai dans *François le bossu* où le personnage de Mme des Ormes, qui incarne cette mère négligente, est singulièrement malmené. Pour Doray toutefois, « ce qui est surprenant n'est [donc] pas la dénonciation qui est faite de Mme des Ormes, mais que le portrait soit présenté à des lecteurs enfants, et à de jeunes lecteurs appartenant à tous les milieux. [...] Consciemment ou non, c'est le désir d'anéantir l'enfant que la romancière inscrit dans les réac-

tions de cette femme ». Cette dernière phrase, l'essayiste aurait pu la pousser plus loin. Elle se contente malheureusement de suggérer combien Sophie est empêtrée dans ses contradictions.

Quel ordre social ?

Cette difficulté d'être, cette difficulté à assumer ses contradictions (elles se traduiront par un mutisme hystérique qui durera, éphémères guérisons et longues rechutes comprises, une dizaine d'années au moins) feront écrire la comtesse avec une sorte de rage. *La santé des enfants* paraît en 1855 ; entre 1857 et 1869, 20 livres de fiction et 4 livres d'éducation religieuse se succèdent. Sophie la Slave apprend la vie aux enfants français.

De prime abord, son œuvre réunit toutes les caractéristiques d'un capitalisme chrétien. Dans le monde ségurien, qui nous parle de l'aristocratie et des rapports serviles que les pauvres entretiennent avec elle, chaque chose semble effectivement à la place que lui assigne la société. Les « bons » pauvres, ceux qui se soumettent à l'ordre instauré par les riches, obtiendront en plus l'aide de ces derniers. Mais Sophie conteste le je-m'en-foutisme de sa caste : les biens nantis se doivent de compenser l'inexistence des programmes sociaux en aidant les démunis.

Le plus frappant est toutefois le réalisme des romans séguriens. Sophie dépeint avec minutie le sort réservé aux ouvriers qui fournissent leurs bras à l'industrialisation : l'utilisation de la main-d'œuvre infantile, les salaires incroyablement bas, les conditions de travail et d'habitation décrits dans ces romans pour enfants avec un constant souci du détail, en disent davantage que le plus virulent des plaidoyers. Les fictions de la comtesse nous permettent en fait de reconstituer avec exactitude la vie de l'époque, et on s'étonnera que cette vie ait été racontée aux enfants dans toute sa noirceur.

Commencée par un cycle autobiographique (dont font partie *Les malheurs de Sophie*, *Les petites filles modèles*, *Les vacances*), l'œuvre de la romancière prend peu à peu plus d'ampleur. La comtesse voulait écrire un « grand » roman russe : ce fut *Le général Dourakine* ; ses romans réalistes annoncent Zola ; ses récits charrient les mythes du temps et les transgressent.

Complètement libre de l'influence de son fils aîné, l'abbé Gaston de Ségur, et de celle de son éditeur,

la comtesse de Ségur née Rostopchine aurait finalement pu aller plus loin. La Bibliothèque rose l'a révélée, mais l'a aussi limitée en la confinant à la littérature enfantine, un genre toujours considéré comme mineur. Mais Sophie elle-même l'a sans doute voulu ainsi : tôt convertie à la religion catholique, elle a en bonne chrétienne fait de son mieux pour ces chers petits.

Il nous reste à imaginer ce qu'auraient donné *Le général Dourakine* et *La fortune de Gaspard*, peut-être ses deux romans aux problématiques les plus denses, sans ce ton de moralisme exaspérant et une « infantilisation » outrée de certaines situations qui devaient, même à l'époque, décourager nombre de lecteurs adultes. Il nous reste à imaginer une Sophie vraiment libre. ■

par Francine Bordeleau

1. Citée par Hortense Dufour dans sa biographie : *Comtesse de Ségur née Sophie Rostopchine*, Flammarion, 1990.

2. *Les malheurs de Sophie*, dans *Comtesse de Ségur, Œuvres* (tome 1), Robert Laffont, 1990.

3. Hortense Dufour, *op. cit.*

4. Comtesse de Ségur, *Œuvres* (Tome 1), Robert Laffont, 1990.

5. Marie-Françoise Doray, *La comtesse de Ségur : une étrange paroissienne*, Rivages, 1990.

Les éditions Robert Laffont ont fait paraître les œuvres complètes de la comtesse de Ségur en 1990 dans la collection « Bouquins » ; les trois tomes sont réunis dans un coffret intitulé *Œuvres*. À signaler aussi, deux ouvrages pertinents : Hortense Dufour, *Comtesse de Ségur née Rostopchine*, Flammarion, 1990 et *La comtesse de Ségur : une étrange paroissienne*, Rivages, 1990.